

**Giovanni Giudici**  
**« La Bovary c'est moi », *Autobiologia* (1969)**

présenté et traduit par Gabriel Meshkinfam

*L'œuvre de Giovanni Giudici ne semble avoir vraiment passé les Alpes qu'une fois : le 4 avril 2002. Introduit par Carlo Ossola dans son séminaire au Collège de France alors consacré à l'œuvre de Dante et à ses relectures, le poète y était notamment invité pour évoquer le Paradis et la "satire dramatique" qu'il en avait tirée une dizaine d'années plus tôt (Il paradiso : perché mi vinse il lume d'esta stella : satira drammatica, 1991). Mais, même si son intervention n'a pas été enregistrée, on sait qu'il y parla surtout de sa propre poésie, comme l'indique le titre de la conférence : « La vita in versi. Histoire de mes poèmes ». Pour l'occasion, Bernard Simeone, grand traducteur des poètes italiens (Caproni, Serini, Raboni, Luzi), avait proposé une traduction de quelques poèmes de Fortezza (1990)<sup>1</sup>. Depuis, à notre connaissance, plus rien...*

La biographie de Giudici (1924-2011) est, somme toute, assez classique. Rappelons-en rapidement les quelques éléments principaux : fils d'une famille de petits propriétaires désargentés, il choisit d'abandonner très vite ses études de médecine pour une carrière dans les lettres. Avec l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de l'Allemagne, il décide de désertier le service militaire et de participer à l'activité de résistance du parti *Azione*. À la fin du conflit mondial, il devient correspondant pour le journal *L'Umanità* et professeur de lettres en collège. Dès la fin des années 50, il commence à publier ses premiers poèmes grâce au soutien de Vittorio Sereni, poète déjà reconnu. S'en suivra alors une cinquantaine d'années consacrées à la poésie et une douzaine de recueils, même si c'est plutôt grâce à son activité de traducteur (Pound, Frost, Plath, Pouchkine) qu'il obtiendra une certaine reconnaissance en Italie.

Mais si cette biographie a finalement peu d'importance, c'est parce qu'elle est concurrencée par la tentative du poète de composer, toute sa vie durant, une « vie en vers ». En ce sens, le jeu d'écho entre son premier recueil et l'anthologie qu'il composera près de quarante ans plus tard (*La vita in versi*, 1965 ; *I versi della vita*, 2003) est révélateur de l'importance de cette entreprise. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : les poèmes de Giudici ne consistent pas en une simple "mise en vers" d'une vie circonstancielle ou factuelle. En effet, le poète se donne comme objectif une authentique « autobiologie » ou, pour le dire autrement, une plongée dans les tréfonds intérieurs d'un *je* aux

multiples facettes ; plongée elle-même rendue possible par une analyse précise et méthodique du monde. Pour opérer cette phénoménologie, le langage poétique se révèle alors indispensable : sa plasticité syntaxique, sa capacité à convoquer sensations et images par sa puissance métaphorique, son élasticité tonale où peuvent se mêler termes triviaux et taxinomies raffinées...en font un outil particulièrement efficace.

« La Bovary c'est moi » (en français dans le texte) est, à ce titre, symptomatique de l'œuvre de Giudici en tant qu'elle poursuit cette triple recherche « autobiologique », phénoménologique et linguistique. En opérant une curieuse métamorphose inspirée de la phrase faussement attribuée à Flaubert (« Madame Bovary c'est moi ») — et comme italianisée par l'usage typique du pronom féminin (« La Bovary ») —, le poète nous propose un ensemble de six petits épisodes de *stream of consciousness*. Y sont évoquées les souffrances d'une Emma revisitée et comme saisie *in media res* dans sa tragédie amoureuse. Le lecteur passe notamment par une série d'étapes qui rappellent celle du deuil (incrédulité, dénégation, espoir, désenchantement, etc) et dont on perçoit toute la puissance dans leur apparente simplicité. Car c'est aussi là le talent de Giudici : rendre compte, *via* une langue oralisée et transfigurée par un usage insolite du vers — deux procédés rares dans une poésie italienne encore très "classique" formellement —, de sentiments universels mais comme inaccessibles sans ce travail sur le langage. Il faut donc voir dans l'ensemble de l'œuvre littéraire de Giudici une quête de la *traduction*, au sens où il s'agirait pour le poète-traducteur de rendre lisible ce qui se joue en sourdine dans ce dialogue entre le *je* et le monde. Les textes deviennent alors d'autant plus difficiles à rendre en français que ce *travail* — au sens quasi psychanalytique du terme puisqu'il propose toute une série de "condensations" et de "déplacements" vis-à-vis d'un italien normé — constitue le principal tour de force du poème.

G. M.

---

<sup>1</sup> On peut les retrouver dans le n°109 de la revue *Poésie* (2004).

I.

Deve essere stato l'abbaglio di un momento  
un tac di calamita da una parola mia o sua.  
E io che ci ricasco benché lo so come sono.  
Ma ti amo — mi ha ripetuto e come faccio  
a non riamarlo io che non chiedo altro.  
Poi tutti a bocca aperta che uno come lui  
con una come me che nemmeno col pensiero avrei osato.  
Continuo a domandarmi come è possibile che.  
Chissà lui cos'ha in mente chissà in me cosa vede.  
Chissà cosa ama se pure ama.

Potrei supporre di non sapere come sono  
e che anche lui si domandi come è possibile che.  
Ma temo sia più vero quello che so di sapere  
e lui se non oggi domani riaprirà gli occhi.  
Forse ci sta già pensando a come cavarsene fuori  
più avanti dei miei timori.  
Non devo illudermi perché dopo sarà peggio.  
Meglio dirglielo subito che se ha un sospetto è vero.  
Che faccia conto sia stato come uno sbaglio al telefono.  
Insomma niente — e che se vuole può andarsene.

I.

Ça a dû être l'étourderie d'un instant  
un clic aimanté d'un mot à moi ou à lui.  
Et moi qui me refais avoir alors que je sais bien comment je suis.  
Mais je t'aime — m'a-t-il répété et comment est-ce que je fais  
pour ne pas l'aimer à nouveau moi qui ne demande rien d'autre.  
Et puis tous la bouche ouverte qu'un comme lui  
avec une comme moi qui même avec la pensée n'aurait pas osé.  
Je continue de me demander comment il est possible que.  
Qui sait lui ce qu'il a en tête qui sait ce qu'il voit en moi.  
Qui sait ce qu'il aime si du moins il aime.

Je pourrais supposer ne pas savoir comment je suis  
et que lui aussi se demande comment il est possible que.  
Mais j'ai peur que ce que je suis sûre de savoir soit d'autant plus vrai  
et lui si ce n'est aujourd'hui demain rouvrira les yeux.  
Peut-être qu'il est déjà en train d'y penser à comment s'en sortir  
plus tard de mes craintes.  
Je ne dois pas me faire d'illusions parce qu'après ça sera pire.  
Mieux vaut lui dire tout de suite que s'il suspecte quelque chose il a raison.  
Qu'il fasse comme si cela avait été un canular téléphonique.  
Rien en somme — et que s'il le veut il peut s'en aller.

## II.

« Cependant le berceau remue, et il ondule tout seul... Elle est saisie, et entend une petite voix très douce, si basse, qu'elle la croirait en elle : "Ma chère et très chère maîtresse, si j'aime à bercer votre enfant, c'est que je suis moi-même enfant"... Dès ce jour elle n'est plus seule... »

J. Michelet, *La sorcière*

Dice : ti cullo il bambino perché  
anch'io sono un bambino — ma è assurdo.  
Non può avere la voce uno che non è qui  
né braccia né potrei volendo cullarlo a mia volta.  
Pure il bambino vero tace se resto in ascolto  
della sua finta voce nella mia finta pace.  
Pure gli posso far dire ogni parola che voglio :  
mio amore quanto errore e dolore ci divide  
quanto futuro senza futuro si spalanca.  
Vuole mettere ordine vuole che mi riposi.

Gli posso far pensare ogni pensiero che voglio :  
lei pensa che io penso — mi penserà.  
Pensami nella mia camera ingombra del mio niente.  
Pensami nel mio niente carico di tutto.  
Di me diranno che ho visioni che sono magra.  
Di me diranno abbia cura della salute.  
Ma tace il bambino vero se resto in ascolto.  
Tace se resto in ascolto il tic-tac dell'orologio.  
Mi ha detto non avere paura non è quello il tempo vero  
non guardare non toccare le vene sulle tue mani.

## II.

« Cependant le berceau remue, et il ondule tout seul... Elle est saisie, et entend une petite voix très douce, si basse, qu'elle la croirait en elle : "Ma chère et très chère maîtresse, si j'aime à bercer votre enfant, c'est que je suis moi-même enfant"... Dès ce jour elle n'est plus seule... »

J. Michelet, *La sorcière*

Il dit : je te berce l'enfant parce que  
moi aussi je suis un enfant — mais c'est absurde.  
Quelqu'un qui n'est pas là ne peut pas avoir de voix  
ni de bras ni pourrais-je si je le voulais le bercer à mon tour.  
Pourtant l'enfant véritable se tait si je reste à l'écoute  
de sa voix feinte dans ma paix feinte.  
Pourtant je peux lui faire dire tous les mots que je veux :  
mon amour combien d'erreurs et de douleurs nous séparent  
combien de futurs sans futurs s'ouvrent en grand.  
Il veut mettre de l'ordre il veut que je me repose.

Je peux lui faire penser toutes les pensées que je veux :  
elle pense que je pense — elle pensera à moi.  
Pense à moi dans ma chambre encombrée par mon rien.  
Pense à moi dans mon rien chargé de tout.  
De moi ils diront que j'ai des visions que je suis maigre.  
De moi ils diront prenez soin de votre santé.  
Mais il se tait l'enfant véritable si je reste à l'écoute.  
Il se tait si je reste à l'écoute le tic-tac de l'horloge.  
Il m'a dit n'aie pas peur ce n'est pas cela le temps véritable  
ne regarde pas ne touche pas les veines sur tes mains.

### III.

Una diavoleria ci vorrebbe — mentre ripeto  
quasi che tu mi senta « le mie notizie  
sono che adesso ho guardato la mia ombra » :  
ma come puoi sapere che non mentisco ?  
Ti assicuro la guardo tutta nera sul rosso  
a questo bel sole del gres del terrazzo — se almeno  
potessi toccarti con l'ombra e questi minimi atti,  
pèsa sotto i miei denti, muro contro i miei occhi,  
sotto i ginocchi pavimento, un taglio  
sulla mano, negli orecchi la mia voce...

Una diavoleria ci vorrebbe — per spiragli  
di porte di finestre di tubi sotto terra  
sul fruscio tra gomme e asfalto o dov'è neve  
questa luce ti arrivasse questa ombra :  
perciò l'ora che il sole mi stampi esatta  
dovrò scegliere e una pietra meno fredda  
per i tuoi miei ginocchi e un graffietto da niente  
se anche sulla tua pelle si farà e cantasse  
questo sapore sulla tua bocca — m'ama non m'ama,  
sentimentale peggio d'una puttana.

### III.

Il en faudrait une diablerie — pendant que je répète  
au point où tu peux presque m'entendre « mes nouvelles  
sont qu'à présent j'ai regardé mon ombre » :  
mais comment peux-tu savoir que je ne mens pas ?  
Je t'assure je la regarde toute noire sur le rouge  
au beau soleil du grès de la terrasse — si au moins  
je pouvais te toucher avec l'ombre et avec ces actes infimes,  
pêche sous mes dents, mur contre mes yeux,  
sous les genoux le sol, une entaille  
sur la main, dans les oreilles ma voix...

Il faudrait une diablerie — pour qu'à travers des fentes  
de portes de fenêtres de tunnels souterrains  
sur le bruissement entre pneus et asphalte ou bien à l'endroit où est neige  
cette lumière t'arrive cette ombre :  
ainsi à l'heure où le soleil m'imprimera exacte  
je devrai choisir et une pierre moins froide  
pour tes genoux à moi et une griffure de rien du tout  
si également sur ta peau elle se fera et qu'elle chante  
cette saveur sur ta bouche — il m'aime il ne m'aime pas,  
plus sentimentale qu'une putain.

#### IV.

Lontano come la luna mi domando come puoi  
dirmi se è stata quella davvero l'ultima volta.  
Ma prima di cancellarti devo saperlo.  
In verità non è stata una volta speciale  
come altre che a lungo mi avevi guardata  
perché nei tuoi occhi restassi — dicevi,  
mentale inerme immagine presto dimenticata.  
Toccare è più che vedere, sentire è più che pensare,  
ti rispondevo — non mi guardare.  
La fine vera non è la fine aspettata.

Dovessi tornare alla scuola e mi dessero un compito  
in cui si ordinasse « descrivi l'ultima volta »  
potrei raccontare soltanto che « dunque a fra poco »  
mi disse — ma non sospettavo che fosse l'ultima volta.  
Se è stata proprio l'ultima seppellisci  
il nome della strada e la bocca che ti sfiorava.  
Non dovrò più cercarti in chi ti ha veduto  
né ascoltare chi ti ha ascoltato — non tenterò  
di toccare parole che ti hanno parlato.  
Ma se non è stata l'ultima vieni a dirmelo.

#### IV.

Loin comme la lune je me demande comment tu peux  
me dire si c'était celle-là vraiment la dernière fois.  
Mais avant de t'effacer je dois le savoir.  
En vérité ce ne fut pas une occasion spéciale  
comme d'autres où tu m'avais longtemps regardée  
pour que dans tes yeux je reste — disais-tu,  
mentale impuissante image bientôt oubliée.  
Toucher c'est plus que voir, sentir c'est plus que penser,  
te répondais-je — ne me regarde pas.  
La véritable fin n'est pas la fin attendue.

Si je devais retourner à l'école et qu'on me donnait un devoir  
dans lequel on m'ordonnait « décris la dernière fois »  
je pourrais raconter seulement que « donc à bientôt »  
m'a-t-il dit — mais je ne suspectais pas que c'était la dernière fois.  
Si c'était vraiment la dernière enterre  
le nom de la rue et la bouche qui t'effleurait.  
Je ne devrai plus te chercher en qui t'a vu  
ni écouter qui t'a entendu — je ne tenterai pas  
de toucher les mots qui t'ont parlé.  
Mais si ce n'était pas la dernière fois viens me le dire.

V.

Dico che arriverai da un lungo treno del mattino.  
E devo voltarmi a ogni socchiudersi di porta  
se non sia tu — o trasalire allo squillo uguale  
a ogni altro se mai non fosse la tua voce  
dall'altro capo a parlare, immaginarmi  
rispondendo nel tenore convenuto  
che a tutti indifferenza significhi e a te  
invece : dove sei, mio amore, mio benvenuto ?  
Quale dei lunghi treni ti porterà ?  
Quale dei lunghi treni ti avrà portato ?

Ho guardato l'ora all'orologio sul muro.  
Ho aspettato lo squillo già  
scusato come e perché non hai potuto chiamarmi,  
ho pensato : e pensare che ero qui sola.  
Brevi minuti ancora mi restano per sopporre  
il tempo che tu raggiunga la strada della mia casa  
e un suono di citofono a questi miei inferi emerga  
definitivo come un lieto annuncio di morte...  
Ti scambieranno per uno come un altro — ho scherzato.  
Arriverai domani se oggi non sei arrivato.

V.

Je dis que tu arriveras d'un long train du matin.  
Et je dois me retourner à chaque fois que la porte se referme légèrement  
si ce n'est pas toi — ou sursauter à la sonnerie identique  
à toute autre si jamais c'est ta voix  
qui parle depuis l'autre côté, m'imaginer  
répondant avec le ton convenu  
qui doit à tous signifier l'indifférence et à toi  
cependant : où es-tu, mon amour, mon bienvenu ?  
Lequel des longs trains t'amènera ?  
Lequel des longs trains t'aura amené ?

J'ai regardé l'heure sur l'horloge au mur.  
J'ai attendu la sonnerie déjà  
excusé comment et pourquoi tu n'as pas pu m'appeler,  
j'ai pensé : et penser que j'étais ici seule.  
Quelques minutes me restent encore pour estimer  
le temps que tu rejoignes la rue de chez moi  
et qu'un son d'interphone depuis ces enfers à moi émerge  
définitif comme une heureuse annonce de mort...  
Ils te confondront avec un quelconque — ai-je plaisanté.  
Tu arriveras demain si aujourd'hui tu n'es pas arrivé.

VI.

La cosa che affastello per molte notti  
nel sonno che s'interrompe frequentemente  
e più nel dormiveglia dell'alba fastidiosa  
che domani è già oggi e porta una nuova cosa.  
Eppure la certezza è che tu non sei presente  
nell'attimo a noi ben noto — il NO  
di altra cosa che altro non può aggiungersi :  
la verità del dubbio che tu sia niente  
pensiero della mia mente  
ma veri i giorni gli anni che per sempre non ti avrò.

Inerme contro il niente m'interrogo se tu sei  
gioco burla o passione irrevertibile  
o un disegno sottile che mi sfianca o il vuoto  
di tenerezza reciproco che è da riempirsi :  
aspetto tue parole ma è luce di astro già spento.  
Vorrei potrei abolire abolendo me stessa  
come abolendo te stesso tu mi potresti abolire  
per fare a tutti dire — di cosa mai parla  
questa pazza senza pudore  
senza il coraggio di morire per amore.

VI.

La chose que j'entasse pendant de nombreuses nuits  
dans mon sommeil qui s'interrompt fréquemment  
et davantage dans le demi-sommeil de l'aube fastidieuse  
car demain est déjà aujourd'hui et il apporte une nouvelle chose.  
Et pourtant la certitude est que tu n'es pas présent  
dans l'instant bien connu de nous — le NON  
d'une autre chose à laquelle rien ne peut s'adjoindre :  
la vérité du doute que tu ne sois pas  
pensée dans mon esprit  
mais vrais les jours les années que toujours je ne t'aurais pas.

Impuissante contre le rien je me demande si tu es  
jeu blague ou passion irréversible  
ou un dessein subtil qui m'épuise ou le vide  
de tendresse réciproque qui est à remplir :  
j'attends tes mots mais c'est la lumière d'un astre déjà éteint.  
Je voudrais pouvoir abolir en m'abolissant moi-même  
comme si en t'abolissant toi-même tu pouvais m'abolir  
pour faire dire à tous — de quoi parle-t-elle donc  
cette folle sans pudeur  
sans le courage de mourir par amour.